



382.

LES MODES PARISIENNES

Peignoir et pardessus de M^{me} Célestine Quiller rue de Choiseul, 23. — Costume d'homme par Schumann rue N^{ve} des petits Champs 83. — Parfumeries de la Société Hygienne rue J. J. Rousseau, 5.



MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
LE LOGIS DE SAINT-MARTIN (3^e partie), par AMÉDÉE
ACHARD. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.
— RÉBUS ILLUSTRE.

MODES ET FASHIONS.



PARIS n'est plus dans Paris... où est-il? où n'est-il pas? Nous sommes arrivés à l'époque où la grande ville colporte en province et à l'étranger une partie de sa population : monde élégant, monde dramatique, monde industriel, tout cela court à pleine vapeur et se précipite vers les oasis rêvées. Quoi de plus naturel, après les agitations de la grande ville, que de chercher le repos? D'ailleurs Hombourg, Baden-Bade, Aix en Savoie ne font-ils pas, chaque jour, à la quatrième page des grands journaux, promesses de concerts, de bals, de parties de pêche, de chasse à faire envie à tous!

La mode, cette constante amie du beau monde, bien que les poètes la surnomment à tort « l'inconstante déesse », suit nos voyageurs parisiens pas à pas. Il faut soutenir sa réputation d'élégance, de bon goût, réputation européenne à laquelle nous

devons tenir, car, si elle flatte notre vanité, elle est aussi la plus grande source de la fortune et du commerce de Paris.

L'Angleterre nous prend, en ce moment, pour sa saison, nos plus jolies toilettes. Il y avait, cette semaine, chez madame Quillet, une délicieuse robe de bal que nous avons eu le bonheur de voir un peu avant son départ pour Londres. Elle était en tulle à deux jupes sur dessous de taffetas. La première jupe, celle du dessous, ornée, sur une hauteur de dix à douze centimètres, de petits volants de tulle bordés de blonde; une autre garniture semblable était posée à une distance égale, c'est-à-dire espacée de celle du bas par dix à douze centimètres. Une seconde jupe de tulle, découpée au bas en larges dents formant rivière, était garnie aussi en suivant les ondulations des dents de petits volants sur une hauteur de dix à douze centimètres. La berthe, à châle, était composée de volants de blonde encadrant le devant du corsage tout couvert de petits volants bordés de blonde. Les manches étaient très-courtes et couvertes de volants de tulle bordés de blonde. Une guirlande de chèvrefeuille rose tombante en longues branches devait compléter cette parure de bal, d'une légèreté et d'une fraîcheur remarquables.

Nous avons déjà dit qu'on portait des robes de percale, jaconas ou brillante à dessins perses. Ce sont presque les seules robes d'été qui se font à présent, en exceptant toutefois quelques robes de mousseline de coton fond blanc ornées de grands volants ourlés ou festonnés. Les robes de soie sont toujours en majorité : taffetas unis, taffetas chinés ou foulards.

On voit beaucoup moins de mantelets blancs en mousseline que les étés passés. Parmi les plus gracieux dans ce petit nombre, nous citerons le mantelet-châle, pointe garnie au bas d'un haut volant festonné ou bordé de petite dentelle; la pointe du châle doit être entourée d'un feston ou d'une petite dentelle; le volant du bas est cousu dessous, de manière que le feston ou la dentelle retombe sur ledit volant. Ces mantelets ont la même forme que les mantelets-châles en dentelle de laine.

Que dire des pardessus?... qu'ils semblent devenus nécessaires à l'existence; c'est une véritable folie! Je suis certaine qu'on ne trouve pas à Paris une femme un peu élégante qui n'ait trois ou quatre petits pardessus : d'abord le pardessus de chambre pour aller sur toutes les robes et garantir du froid, le pardessus pareil à la robe-peignoir du matin, le pardessus noir garni de hautes et belles dentelles pour les courses de la matinée; voilà pour le strict nécessaire. Viennent ensuite la robe perse et son pardessus pour toilette de campagne, le pardessus de mousseline brodée doublé de soie pour mettre sur un peignoir blanc ou sur une robe de mousseline de coton fond blanc, pour élégante toilette de chez-soi.

Nous pourrions encore ajouter un pardessus pour aller au bain, pardessus de taffetas quelquefois doublé pour les frileuses.

A propos de bain, vous savez sans doute, lectrices parisiennes, que les bains froids vont se prendre, depuis deux ou trois étés, à l'Ecole de natation de l'hôtel Lambert; ainsi le veut la mode, qui, cette fois, s'est faite raisonneuse et logicienne : elle s'est dit que la Seine étant à cet endroit au-dessus des égouts de la grande ville, ses eaux devaient être pures et saines. Ce que vous savez aussi, c'est qu'on fait un peu de toilette pour y aller; toilette simple, mais très-soignée, telle qu'il faut qu'elle soit pour passer sous les yeux d'un aréopage tout féminin :

— Des chapeaux de paille noire et paille ornés de ruban rose et de velours noir, ou ruban rose et avoine noire; des chapeaux de paille ornés de velours rouge et dentelle de paille; des pailles d'Italie ornées de branches de fleurs; — des robes de foulard fond brun à fleurs vives; des redingotes de taffetas; des robes en toile grands per-ses avec des pardessus de taffetas noir, de jolis fichus de mousseline brodée, des sous-manches ouvertes garnies de volants de mousseline festonnés et brodés; des sous-manches fermées en mousseline brodée ou en jaconas couvertes de broderie anglaise; des bottines vertes, henneton, gris-poussière, enfin des ombrelles à bordure-ruban.

La promenade des Champs-Élysées n'est pas encore entièrement abandonnée; il y a toujours bon nombre de voitures et de très-jolies toilettes.

On y a remarqué la délicieuse capote faite par madame Plé-Horain (1), capote à petites coulisses bouillonnée ayant au bord l'espace de trois travers de doigt composé de petits volants de blonde alternés chacun d'un petit volant de crêpe lisse en biais double, le même se reproduisant sur le fond.

En chapeau plus simple, mais qui est à grand succès chez cette jeune modiste, dont la réputation de bon goût grandit chaque jour, nous citerons un chapeau de paille cousue orné de rubans de velours rouge et dentelle de paille.

Une nouveauté charmante créée par madame Plé-Horain est une capote composée entièrement de nattes de rubans posées les unes près des autres; ces rubans, de même couleur, mais nuancés; exemple : du vert-émeraude au vert le plus pâle, du rose de Chine au rose feuille-de-rose, du jaune-vif au paille le plus pâle, etc. Sur ces capotes, elle pose, de chaque côté, un bouquet de têtes de plumes nuancées comme les rubans.

Elle pose beaucoup de plumes ou des marabouts mouchetés sur les chapeaux de paille de riz ou paille d'Italie; souvent aussi, sur ces derniers, elle pose une branche d'épis paille, épis de fantaisie, car ils sont très-volumineux, quoique très-légers et longs de dix à douze centimètres; à ces épis, sont joint de longs brins de marabouts rattachés, de distance en distance, par une petite paille. On peut imaginer combien cette branche est légère et gracieuse; elle remplace bien les plumes.

MODES D'HOMMES.

Nous avons dit que le mois de juin ne se passerait pas sans voir paraître les costumes de fantaisie pour la campagne.

Le Parisien ou l'élégant ne peut pas plus se passer d'un costume champêtre qu'une femme d'un ou plusieurs pardessus.

Nous avons vu quelques costumes qui avaient été faits chez Humann (2), c'est dire qu'ils étaient dans toutes les conditions imposées par la mode : c'était un habit-veste à taille longue, basques courtes et rondes; cet habit-veste est en coutil blanc, coutil écru ou coutil de couleur rayé; — le pantalon et le gilet doivent être pareils à la veste; — une cravate de soie de couleurs variées, des souliers, des bas de fantaisie et un chapeau gris complètent ordinairement le costume.

On fait aussi cet habit-veste en drap de dame.

Pour la toilette de ville, Humann fait des petites redingotes en drap de dame, très-courtes de basques, longues de taille, couleur manteau-Amélie (évêque, pensée) ou bleu-anglais. Avec cette re-

(1) Rue Basse-du-Rempart, au coin de la Chaussée-d'Antin.

(2) Rue Neuve-des-Petits-Champs, 83.

dingote, on porte un pantalon de coutil rayé fond blanc, un gilet de piqué fond blanc à fleurs de couleur, ou rouille à fleurs; des souliers, des bas de fantaisie, un chapeau gris, et toujours des petites cravates de soie à carreaux ou à fleurs.

Aux dernières courses de Chantilly et de Versailles, on a remarqué quelques habits à un seul rang de boutons et ornés d'un galon assorti posé à plat.

Quant aux habits ordinaires, ils avaient les revers assez larges, afin de pouvoir croiser jusqu'en haut, ce qui est de mise pour toilette de cheval; les basques larges, les manches fermées du bas par un double bouton.

Les chapeaux gris sont à bords assez larges, c'est-à-dire un peu plus larges qu'aux chapeaux de l'été dernier.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Bonnet de dentelle orné de petits rubans de gaze. — Robe et pardessus de percale à dessins perses. Jupons de dessous en percale brodé au bas en broderie anglaise.

COSTUME D'HOMME.

Habit en drap de dame. Gilet de piqué, cravate écosaise, pantalon de drap léger. — Chapeau de feutre gris.

MUSIQUE.

Parmi les nouvelles publications musicales, nous signalons à l'attention de nos lectrices :

La romance *Un ange*, paroles de M. Montini, musique de M. O'Kelly; cette charmante mélodie intéressera toutes les demoiselles, car cet ange, c'est une mère veillant sur son enfant.

En musique de danse, nous recommandons :

La *Lune de miel*, redowa; — *Pirouette*, polka; — le *Prince Colibri*, polka ornée du portrait du prince et de la princesse Colibri; — la *Schottisch de Londres*, et la *Schottisch de Paris*, composées par J. PASDELOUP, un de nos jeunes auteurs à la mode;

Puis *Felina*, redowa, et *Aminta*, polka-mazurka, par ADRIEN TALEXY, l'auteur de la célèbre redowa *Porporina*;

Enfin le quadrille des *Quatre fils Aymon* et le quadrille de *Notre-Dame de Paris*, qui sont tellement brillants et dansants qu'ils ont été bien vite adoptés, et qu'on les trouve maintenant sur tous les pianos.

Paris, J. Meissonnier fils, 22, rue Dauphine.



LE LOGIS DE SAINT-MARTIN.

(SUITE.)

Pierre ignorait que, depuis son départ, Antoine Saurel, ayant acheté le logis de Saint-Martin, était venu s'y établir; mais son premier regard avait reconnu Marguerite et ses bras s'étaient ouverts pour la recevoir.

Cependant, bientôt remise de sa violente émotion, Marguerite essuya d'une main agitée les larmes qui mouillaient son visage.

« Vivant, encore vivant! dit-elle. Merci mon Dieu! »

Alors seulement elle s'aperçut que Pierre était couvert de l'uniforme bleu. Un cri s'échappa de sa poitrine.

« Va-t'en, va-t'en, dit-elle en cherchant à l'entraîner. S'il revient, il te tuera.

— Qui donc?

— Antoine, mon mari; tu ne sais pas toute la haine qu'il vous porte à tous, à toi surtout; s'il te surprenait ici, tu serais perdu. Mais viens donc!

— Non, Marguerite, laisse-moi mourir ici; je suis épuisé, la fatigue, le désespoir m'ont ôté le peu de force qui me restait encore. Où puis-je aller? Si je dois mourir, que je meure ici ou autre part, qu'importe! Maintenant que je t'ai vue, je ne tiens plus à vivre. »

Marguerite se tordait les mains avec angoisse.

« Eh bien! non, tu ne mourras pas. Écoute. D'abord tu vas quitter ces habits qui te trahiraient; tu resteras cette nuit, là, sous ce hangar; demain j'irai trouver Marianne: à nous deux nous te sauverons; le bon Dieu nous aidera; mais surtout qu'il ne te voie pas... »

Tandis qu'elle parlait d'une voix entrecoupée, elle entendit un bruit de pas qui faisaient crier les cailloux dans la petite plaine.

Elle rejeta sa tête en arrière avec égarement. Le bruit augmentait d'instant en instant. Des voix se mêlaient au bruit des pas.

« Ce sont eux, dit-elle, pâle de terreur, en se serrant contre Pierre. Viens! viens! »

Et elle l'entraîna vers la porte. Mais déjà il n'était plus temps. A la pâle clarté du crépuscule, ils pouvaient voir un groupe de paysans qui marchaient vers le logis; le plateau était nu, aucun abri ne pouvait protéger la fuite de Pierre.

« Là! là! reprit-elle en prenant le bras du capitaine, et avec une force irrésistible, elle le poussa vers un des hangars. Pierre voulait s'arrêter.

— Veux-tu donc qu'il me tue avec toi? » lui dit-elle à l'oreille. Pierre céda et se blottit derrière un tas de fagots.

En ce moment Antoine entra dans l'enclos.

« Femme, où es-tu? cria-t-il.

— Me voilà, répondit Marguerite. Sa voix était

calme; mais, si le crépuscule n'avait étendu son voile autour d'eux, Antoine eût pu voir l'effrayante pâleur qui couvrait son visage... Me voilà, reprit-elle, que voulez-vous?

— Va nous chercher une ou deux bouteilles de vin, et du meilleur. Vous avez soif, les autres: avant de nous quitter, vous boirez bien un coup à la santé de ceux qui sont morts. »

Les compagnons d'Antoine échangèrent un éclat de rire et s'assirent sur les bancs après avoir appuyé leurs fusils contre le mur.

Marguerite apporta le vin, Antoine remplit les verres, et ils burent.

« Nous avons fait une belle chasse cette nuit, » dit Antoine à sa femme.

Marguerite frissonna, et ses yeux, malgré elle, se tournèrent vers le hangar.

« Je vais te régaler de cette histoire-tà, reprit-il; approche-toi.

— Mais, répondit Marguerite, j'ai affaire au ménage.

— Elle est sensible, ma femme, dit Antoine en se tournant vers les buveurs, les femmes ont des cœurs de poulet. Venez ici, petits, fit-il en s'adressant aux enfants, qui accoururent à sa voix.

— Que tiens-tu là? demanda-t-il à l'aîné, petit garçon de cinq ans à peine, qui jouait avec un objet brillant.

— Je ne sais pas, dit l'enfant; j'ai trouvé ça par terre.

— Une croix d'honneur, s'écria Antoine en l'arrachant des mains du petit garçon, et tu l'as trouvée ici?

— C'est le soldat qui l'a laissé tomber.

— Un soldat? quel soldat? lui demanda son père penché sur lui.

— Celui qui est venu voir maman et que maman a fait entrer là. »

Et du doigt l'enfant montrait le hangar.

Antoine se leva.

« Marguerite! » cria-t-il.

Marguerite comprit à l'éclat de cette voix que quelque malheur était arrivé. Cependant le désir de sauver Pierre lui prêta des forces pour descendre dans l'enclos.

Son mari lui prit le bras.

« Il est venu quelqu'un, un soldat, pendant mon absence... Parle, où est-il? »

Marguerite se tut.

« Parleras-tu! » s'écria-t-il en la secouant.

— Je ne sais ce que tu veux dire, répondit la pauvre femme en faisant un suprême effort.

— Demande-le donc à cet enfant, reprit Antoine. Voyez-vous cette femme qui couche des galants tandis que son mari n'y est pas? Tu ne veux pas me dire où il est, alors je saurai bien le trouver tout seul. »

Tous les buveurs s'étaient levés. Marguerite

s'élança sur les pas d'Antoine, et s'attacha à ses mains.

« Au nom de Dieu! ne le tue pas, dit-elle.

— Ah! tu l'avoues donc enfin! » s'écria-t-il en la repoussant.

Marguerite tomba sur les genoux. Pierre sortit du hangar. La haine à bonne mémoire aussi. A la pâle lueur des étoiles, Antoine reconnut ce rival qu'il abhorrait.

« C'était donc lui! » murmura-t-il.

Pierre avait jeté son manteau. Les paysans aperçurent l'uniforme bleu.

« Mort au bonapartiste! » s'écria Antoine.

— Mort au bonapartiste! » hurla la troupe; et ils se ruèrent sur l'officier.

Pierre, à qui l'approche du danger avait rendu son énergie, arracha une fourche du hangar et s'en servit si rudement, que les assaillants reculèrent effrayés et meurtris. Alors il se dirigea lentement vers la porte de l'enclos, et déjà il en avait atteint le seuil, lorsque Antoine prit un fusil; l'arme s'abaissa, un éclair illumina l'enclos, et Pierre chancela. Cinq ou six coups de feu répondirent à ce premier coup, et Pierre tomba sur ses deux genoux.

Antoine bondit, le couteau à la main; la lame disparut dans la gorge du soldat; les paysans s'étaient précipités, et bientôt leurs armes, rouges de sang, lacérèrent la poitrine du mort.

Ivres d'une folle rage, ils frappaient encore lorsqu'une voix passa dans l'air au-dessus d'eux. Tous prêtèrent l'oreille.

Des sons doux et mélancoliques comme ces noëls populaires qu'on chante au berceau des enfants semblaient monter de l'enclos; les tueurs regardèrent autour d'eux sans rien voir. Tous firent le signe de la croix en s'écartant du cadavre, et plusieurs s'agenouillèrent; on entendit bruiresur les cailloux leurs couteaux de fer qui tombaient; cependant la voix mystérieuse chantait toujours; des modulations vibraient dans l'air et se perdaient dans l'espace, ainsi qu'une prière; comme un écho plaintif, la brise gémissait sur la colline, et croyant qu'un ange passait dans le ciel, les paysans courbaient leur front en cachant leurs mains teintes de sang.

Cependant Antoine était debout; pâle et frémissant, il cherchait partout du regard. Tout à coup la lune, ayant soulevé un voile de blancs nuages, baigna de sa lumière un angle obscur de l'enclos; sous les rayons argentés, Antoine vit Marguerite agenouillée qui chantait.

Il marcha vers elle le front mouillé de sueur; ses jambes tremblaient sous lui.

« Marguerite! dit-il d'une voix rauque.

— Tais-toi, répondit-elle en mettant sur ses lèvres un doigt taché de sang, mon enfant dort. »

Antoine se pencha. La pauvre mère était folle;

elle berçait dans ses bras le cadavre de son fils qu'une balle égarée avait tué.

III.

Vers la fin du mois de septembre 183., deux chasseurs marseillais, après avoir longtemps poursuivi les cailles dans les vignes de Carpiagne, étaient venus s'asseoir sous une tonnelle dans l'enclos du logis de Saint-Martin. Le logis avait fait peau neuve. Ce n'était plus l'auberge lugubre, aux larges fenêtres rouges avec des pans de murs lézardés et rugueux. Une treille verdoyante ombrageait sa porte; des pampres rampaient le long de la façade rajeunie; des plantes grimpantes encadraient les fenêtres, qui semblaient sourire entre les fleurs; de gros arbres étendaient leur ombre fraîche sur un tapis de mousse; l'image de saint Martin, splendidement coloriée, étalait au soleil le guerrier chrétien sur un beau cheval blanc; c'était donc toujours une auberge, mais une auberge gaie et souriante.

Les deux chasseurs causaient, en égrainant des grappes de raisins, avec la maîtresse du logis.

« C'est donc là qu'il a été enterré? dit l'un d'eux en désignant du doigt un tertre de gazon qui s'arrondissait à la porte de l'enclos et que surmontait une petite croix de bois couronnée de fleurs.

— C'est là, répondit notre ancienne connaissance Marianne; c'est là que repose depuis bien des années mon pauvre Pierre.

— Comment avez-vous appris sa mort? reprit l'autre chasseur.

— Ah! monsieur, ce fut une cruelle nuit. Le bruit s'était répandu dans le village qu'un soldat, après s'être réfugié au logis de Saint-Martin, avait été surpris et tué. On en causait tout bas dans les cabarets de pêcheurs, et tout bas on disait qu'Antoine avait frappé. Je ne sais quelle voix mystérieuse murmura le nom de Pierre à mon oreille; cette voix venait du cœur. Déjà tremblante d'effroi, et sans vouloir écouter mon mari, qui me priait d'attendre le jour, je me jetai sur le chemin de l'auberge. Il prit son fusil et me suivit. Il était alors près de minuit; la lune était au-dessus de la mer, sa lumière avait effacé les étoiles. J'allais droit devant moi sans suivre les sentiers. Quand j'approchai du logis de Saint-Martin, j'entendis un chien qui hurlait. Ces hurlements, au milieu de la nuit, me glacèrent le sang dans les veines; je serrai mes mains contre mes oreilles pour les entendre moins, et poussée de plus en plus vite par mon impatiente terreur. A mesure que j'avancais, je me mis à courir. Je ne sais pas ce qui se passait en moi. Bientôt, je vis les murs blancs de l'enclos. Le chien vint à moi en rampant; je fis quelques pas, et mes yeux rencontrèrent un cadavre. Je me trainai jusqu'à lui

et le regardai. C'était bien lui. Si mon mari ne m'avait pas soutenue, je serais tombée. Je n'eus même pas la force de pousser un cri. C'était horrible à voir. Il était couché sur le dos; une balle l'avait frappé à la tempe et des gouttes de sang collaient ses cheveux. Je ne criais pas, je ne disais rien; je ne pouvais pleurer; j'embrassais ses mains, qui étaient froides comme du marbre. Mon mari n'osait pas remuer et, quoiqu'il n'eût jamais connu Pierre, il s'essuyait les yeux. Je ne sais pas combien de temps nous restâmes ainsi. L'auberge était comme un tombeau; on n'entendait aucun bruit, on ne voyait aucune lumière. Personne n'avait touché mon frère après que la mort l'eut pris; les paysans s'étaient retirés épouvantés, comme Caïn après qu'il eut tué Abel, et ils l'avaient laissé couché près de la porte. Au petit jour, mon mari appela deux pâtres qui passaient par là; ils creusèrent une fosse auprès de l'enclos, les coups de bêche me fendaient le cœur. Une porte de l'auberge s'ouvrit. Alors je vis sortir une femme; c'était Marguerite. Elle marchait doucement en chantant à voix basse; elle était blanche comme un cierge, ses yeux avaient quelque chose d'étrange qui me fit peur. Elle vint à moi et m'embrassa en souriant :

« Tu sais, me dit-elle; il est arrivé; je l'ai vu; il faut le coucher... »

Je lui pris la main en sanglotant, et nous suivîmes les deux pâtres qui portaient le corps.

Nous nous mîmes à genoux sur la terre et tandis que je priais, Marguerite chantait tout bas. Quand ce fut fini, je fis une petite croix que je plantai sur la fosse. Marguerite me regardait faire.

« Tiens, me dit-elle à l'oreille en me glissant la croix d'honneur dans la main : voici la croix qu'il avait; il l'a donnée à mon enfant, mais il ne faut pas que mon mari la voie. Adieu, j'entends mon fils; et elle s'échappa en courant.

— Quand je parle de la pauvre Marguerite, ajouta Marianne en portant le coin de son tablier à ses yeux, je ne puis m'empêcher de pleurer.

— Qu'est-elle devenue? demanda un des chasseurs.

— Elle est morte il y a longtemps, toujours chantant et berçant dans ses bras le souvenir de son fils. Elle s'endormit un jour en prononçant le nom de Pierre et ne se réveilla plus.

— Mais votre frère a-t-il été vengé?

— Nous vivions dans des temps où personne ne s'occupait de ces crimes-là; plus tard on ne voulut pas ressusciter des haines presque éteintes en poursuivant les coupables que recélait le pays. Mais, si la justice des hommes n'a pas frappé les meurtriers, la justice du ciel les a punis. Tous ceux qui ont trempé leurs mains dans le sang de Pierre sont morts misérablement; la mer, après une nuit de tempête, a rejeté le cadavre de l'un d'eux; la foudre en a tué un autre qui travaillait

aux champs; il en est un qui s'est brisé la tête en tombant d'un rocher sur la grève, aucun d'eux ne vit aujourd'hui si ce n'est Antoine...

— Antoine! le plus coupable!

— Oui, mais sa vie est plus terrible que la mort. La ruine a visité sa demeure; après que Marguerite fut morte, Antoine, qui déjà s'était abandonné à la paresse, à l'ivrognerie surtout, comme s'il voulait éteindre un souvenir brûlant, vit la misère ronger sa vie comme une lèpre. La grêle coupa ses blés et détruisit ses vignes; la mortalité ravagea ses troupeaux; l'incendie dévora ses granges. Au lieu de travailler pour rétablir sa fortune et de lutter courageusement, il plia sous la main qui s'appesantissait sur lui, jusqu'au jour où il lui fallut vendre la seule chose qui lui restât encore, le logis de Saint-Martin. Mon mari l'acheta, nous allâmes nous y fixer; le tombeau de mon frère a des gardiens qui l'aiment et se souviennent de lui.

— Et Antoine, que fait-il depuis lors?

— Il erre à l'aventure, le prix de l'auberge fut bientôt gaspillé. D'ailleurs, aucune chose ne lui réussissait. Le chagrin aigrit son caractère déjà triste et violent; il s'éloigna des hommes qui le fuyaient; la misère et la vieillesse ont brisé ses forces. Vous le rencontrerez peut-être dans la campagne allant çà et là et au hasard; il mourrait de faim, s'il n'avait avec lui une pauvre fille, l'enfant de Marguerite, innocente du crime de son père. Elle est si pleine de bonté et de douceur que tout le monde l'aime; on n'attend pas qu'elle demande pour lui donner, toutes les fermes lui sont ouvertes; elle trouverait vingt maisons pour la recueillir; mais elle ne veut pas abandonner son père et rejette toutes les propositions. C'est elle qui le nourrit de son travail; et chacun s'empresse de la faire travailler, parce que c'est un prétexte de lui faire accepter ce qu'elle refuserait si c'était une aumône. Elle vient quelquefois s'asseoir ici, et nous parlons de sa mère. Mais qui sait ce qu'elle deviendra, si Dieu ne la protège!

Les deux chasseurs, s'apercevant alors que le soleil s'inclinait vers l'horizon, se levèrent et gagnèrent les champs, le fusil sur l'épaule. Ils avaient dépassé Carpiagne et s'étaient jetés entre la mer et les dernières inflexions de la Gieste, lorsque le ciel se voila de gros nuages noirs. Le vent du sud soufflait entre les têtes échevelées des pins, et déjà de larges gouttes de pluie mouchetaient les cailloux blancs. Tous deux se mirent lestement à gravir les collines qui s'étagaient à droite du sentier. Une grotte bien connue des gens du pays sous le nom de Saint-Michel-d'Eau-Douce s'ouvrait à mi-hauteur sur le flanc d'un rocher dont quelques arbustes rachitiques masquaient les déchirures. Au fond de la voûte, divisée en deux salles d'égale largeur par un lourd pilier de stalactite, coulait une source limpide et frai-

che qui avait donné son nom à la grotte de Saint-Michel. Dans un enfoncement obscur de la première salle, une fente du rocher donne passage aux curieux qui veulent descendre dans la profonde caverne creusée par la nature dans les entrailles de la terre. Quand l'orage gronde, les bergers viennent avec leurs troupeaux se réfugier sous l'asile sombre de Saint-Michel, et c'est là que les deux chasseurs arrivèrent au moment où la pluie fouettait les bruyères au bruit du vent.

AMÉDÉE ACHARD.

(La suite au prochain numéro.)

CAUSERIES.

* Les correspondances de Londres parlent d'un malheureux Indien qui balayait, depuis plusieurs années, les rues de Londres et qui vient d'être reconnu et arraché à ses humbles fonctions par l'ambassadeur du Népal.

Cet Indien n'était pas un Indien vulgaire; c'était le roi Soudraka en personne, l'auteur du *Chariot d'enfant*, drame joué à l'Odéon et traduit par Méry et Gérard de Nerval. Pourquoi Soudraka se trouvait-il déchu au point d'en être réduit à balayer les rues de l'exil? Considérez qu'il n'était pas seulement roi, mais encore grand poète, c'est-à-dire qu'il réunissait toutes les conditions requises pour porter besace à l'étranger. Souvenez-vous de Camoëns, d'Homère, des sept princes qui soupèrent à Venise avec Candide, du duc de Normandie et de l'abbé Châtel!

La première représentation du *Chariot d'enfant*, drame shakspearien, eut lieu dans le Bengale en 1834. Les tragiques firent des barricades la nuit suivante et chassèrent Soudraka, qui se réfugia en Angleterre, le seul pays qui soit resté romantique, malgré Pope et Addison.

Il se consolait de balayer les rues en songeant que Shakspeare avait ouvert les voitures à la porte des théâtres.

Après le succès de la traduction du *Chariot* à l'Odéon, Méry crut devoir dépêcher son collaborateur Gérard de Nerval à Soudraka pour le complimenter et lui offrir de partager les droits d'auteur. Gérard acheta pour le voyage une casquette d'étudiant allemand, en velours noir, ce qui lui donna naturellement l'idée de s'en aller à Munich, au lieu de partir pour Londres.

Méry, ne voyant pas revenir son collaborateur, pria le directeur de l'Odéon, M. Bocage, de se rendre en Angleterre. M. Bocage, qui avait depuis longtemps envie d'être ambassadeur, accepta cette mission avec empressement. Il alla trouver le roi Soudraka, qui était en train de balayer un quai de la Tamise, et lui dit: « Ce n'est pas au roi que je m'adresse, mais à l'auteur dramatique; voulez-vous toucher la moitié des droits d'auteur du *Chariot*?

Soudraka jeta son barai et prit la fuite.

Quelques-uns ont cru qu'il avait compris que M. Bocage était venu lui demander une pièce pour l'Odéon.

M. Méry vit bien que Soudraka était aigri par l'infortune, et qu'on ne pourrait jamais, sans un habile stratagème, lui faire accepter les droits d'auteur qui lui sont légitimement dus.

Or, ce ne sont point les stratagèmes qui manquent à M. Méry. Un homme qui a passé sa vie à mystifier la ville de Marseille est bien capable de venir à bout d'un prince indien, d'autant plus que l'art de la mystification est une chose complètement inconnue dans l'Inde.

Cet ambassadeur du Népal qui fait tant de bruit à Londres en ce moment, c'est tout simplement M. Méry qui s'est rendu dans cette ville sous le costume que porte le prince Samsthanacka dans le *Chariot*. Pour compléter l'illusion, il a osé faire cadeau à la reine Victoria d'une perruche achetée sur le quai de la Mégisserie et d'un caniche qui boite, offert sous le titre de mouton boiteux du Thibet, en ajoutant que c'est avec la laine de cette espèce de moutons que l'on fabrique les châles appelés châles boiteux dans le commerce.

La reine, la cour, le parlement, la ville entière sont dupes de cette plaisanterie. Soudraka lui-même s'y est laissé prendre. M. Méry, l'ayant rencontré près de Saint-Paul, a feint de le reconnaître pour un compatriote et l'a fait monter dans sa voiture. Depuis lors, il le promène dans les rues de Londres en lui demandant des nouvelles de lord Bentinck, le roi de l'Inde; de la pagode de Bangalore, des tigres, des taugs, de la belle Héva, du soleil et du nabab Mounoukamy.

Jusqu'ici il ne paraît pas que M. Méry ait osé toucher la question des droits d'auteur, du moins n'en parlait-il pas dans sa dernière lettre à M. Bocage. Il craint qu'au premier mot Soudraka ne reconnaisse qu'il a affaire à un faux ambassadeur du Népal et ne s'échappe.

Je sors à l'instant de visiter la couronne, le sceptre et la main de justice de l'empereur Soulouque.

Faustin I^{er} a voulu faire les choses grandement, magnifiquement, impérialement; car il aurait pu trouver à se procurer à bon marché tous les accessoires nécessaires à la cérémonie de son couronnement. Il y a en ce moment à Paris tant de directeurs de spectacles aux expédients, qu'ils auraient cédé à vil prix tout ce qui est exigé par cette solennité, y compris un régisseur pour la mise en scène. A Haiti, on aurait appelé le régisseur *grand maître des cérémonies*.

Il n'y aurait même rien eu d'étonnant à ce que Soulouque employât des détroques dramatiques, puisque, après tout, la scène qu'il s'approprie à jouer à Haiti rentre parfaitement dans le domaine de la comédie.

C'est de la haute comédie si vous voulez; mais, enfin, c'est de la comédie.

Soulouque est un gaillard rempli d'amour-propre; il a voulu, le jour de son sacre, ne porter que du neuf. Je crois qu'il n'aurait pas même accepté la couronne de Charlemagne.

Il aurait craint que Charlemagne ne fût un ex-artiste de quelque théâtre de Paris ou de la banlieue.

Soulouque a donc donné l'ordre au duc de Trou-Bonbon de partir pour la France, afin de surveiller en personne la confection de ces objets.

Le duc de Trou-Bonbon s'est aussitôt mis en route pour Paris; mais ayant eu l'imprudence de relâcher aux îles Canaries, il a eu toutes les peines du monde à s'arracher à ce fortuné séjour, où il passe toutes ses journées à aller à la chasse aux serins.

Cet ambassadeur négligent s'est contenté d'écrire à un commissionnaire de Paris, et il l'a chargé de faire confectionner dans le plus bref délai un manteau impérial, une couronne, une main de justice et un trône.

Le duc de Trou-Bonbon a joint à cette lettre différentes ficelles donnant la mesure exacte de la grosseur de la tête de Soulouque et des différentes autres parties de son auguste corps.

La couronne, la main de justice et le sceptre de l'empereur Soulouque sont terminés; ils sont exposés maintenant dans les ateliers de... Ruolz!

Ceci n'est pas une plaisanterie, c'est la maison Christophe et C^o qui a été chargée de la confection de tous ces ustensiles impériaux.

J'ignore s'ils ont fourni en même temps à Soulouque une douzaine de couverts argentés pour les jours de grand gala à la cour.

Le manteau impérial de Soulouque est également terminé; il sort des ateliers de M. Fabien.

A partir de ce jour, M. Fabien peut mettre sur son enseigne: — Tailleur de Sa Majesté l'empereur Soulouque

Ce manteau est en velours violet, suivant la tradition. Car, depuis cinq à six cents ans, tous les empereurs se sont voués aux manteaux de velours violet.

Mais on continue à appeler cette nuance la *pourpre*! Du moment que c'est convenu, je ne vois pas pourquoi vous vous en fâchiez; quant à moi, j'en ai pris mon parti.

Ce manteau violet de Soulouque est parsemé d'abeilles d'or.

Au premier aspect, j'avais pris les insectes pour des hannetons; mais après explication, je me suis rendu à l'évidence et à la tradition.

Je vous avertis que ces différents objets précieux ne seront plus exposés que très-peu de jours aux regards des Parisiens.

Tout l'équipement impérial de Soulouque sera soigneusement emballé dans des caisses dès que le duc de Trou-Bonbon sera arrivé à Paris pour vérifier si les volontés de son auguste maître ont été fidèlement suivies.

Il est temps que le duc de Trou-Bonbon quitte enfin l'île des Canaries et s'arrache aux plaisirs de la chasse aux serins. — Les abeilles de Soulouque le réclament à Paris.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DU GYMNASÉ. — *Le Bourgeois de Paris*, comédie-vaudeville en 6 tableaux, de MM. Dumanoir et Clairville. — Voici encore une pièce politique, mais rassurez-vous, MM. Dumanoir et Clairville n'ont pas la prétention de nous indiquer une *solution*. Ces vaudevillistes ont compris qu'il serait par trop téméraire à eux de vouloir aller sur les brisées du marquis de Leuven et du baron de Brunswick.

La pièce nouvelle est tout simplement destinée à nous retracer les mésaventures du bon M. Morin, qui, depuis deux ans, obtient du sort toujours plus qu'il ne demande.

De mystification en mystification, le bon Morin finit par ne plus rien souhaiter du tout, pas même un roi!

Voilà où l'on ne retrouve plus la hardiesse des grands maîtres en fait de vaudevilles politiques. — MM. de Leuven et de Brunswick auraient terminé cette pièce par l'arrivée de la royauté sur un char resplendissant et au milieu des flammes du Bengale.

Le bourgeois de Paris était un rôle destiné primitivement à Bouffé, et la rupture de son engagement avec le théâtre des Variétés a fait porter la pièce au Gymnase. — C'est Geoffroy qui représente le bon bourgeois, et la pièce n'a rien perdu à ce changement.

Geoffroy est tout bonnement et tout naïvement un des meilleurs acteurs de Paris. Il vient d'en donner une nouvelle preuve dans cette dernière création.

En fait d'animaux, nous aurons le chien, le chat, les perroquets de *Robinson Crusé* à la Gaité. On s'occupe de la mise en scène de cette pièce et l'on peut compter sur quelque chose d'original et de splendide. Le rôle de Robinson sera confié à Lacrosonnière, et Paulin-Ménier jouera Vendredi. Voilà deux noms qui peuvent passer pour une excellente garantie de succès; mais ce ne sera pas la seule. Le drame de *Robinson* promet d'être la chose du monde la plus curieuse, la plus brillante. Nous n'avons pas besoin de dire qu'elle sera intéressante et spirituelle. Le talent des deux auteurs nous en répond.



Explication du dernier Rebus.

L'enfant en bas à genoux montre quelques fouets, deux lapereaux, pension, heaume, halle.
(L'enfant en bas âge nous montre quelquefois de la propension au mal)

1850. — PRIME EN OR ET ARGENT.

Quelques avantages offerts aux abonnés ont déterminé en très-peu de temps huit mille personnes à souscrire au *Journal pour rire*; nous voulons aujourd'hui, par un large sacrifice, augmenter rapidement la liste des abonnés aux *Modes parisiennes*. A cet effet, nous nous sommes adressés à M. Froment-Meurice, orfèvre-joaillier de la ville de Paris, et, grâce à des moyens spéciaux qui permettent d'abrégier le travail et par conséquent de diminuer la main-d'œuvre, qui est, comme on sait, la principale dépense dans la joaillerie; grâce à l'importance de notre achat, nous avons obtenu de ce fabricant une remise qui nous permet d'offrir à toute personne qui s'abonne pour un an aux *Modes parisiennes* et paye 28 fr. pour cet abonnement,

UNE JOLIE BROCHE-ÉPINGLE, EN OR ET ARGENT,

qui se vend **VINGT FRANCS** dans le magasin de M. Froment-Meurice.

A toute personne qui, au lieu de 28 fr., verse pour son abonnement d'un an 40 fr., au lieu de la broche indiquée ci-dessus, nous donnons

UNE BROCHE-ÉPINGLE D'UN PLUS GRAND MODÈLE ET PLUS RICHE,

qui se vend **QUARANTE FRANCS** chez M. Froment-Meurice.

Chaque broche sera livrée dans un petit écrin garni de velours. — Moyennant 2 fr. de plus (30 fr. pour la petite broche ou 42 pour la grande), nous la ferons tenir *franc de port* sur tout le parcours direct des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Pour avoir droit à cette prime, il faut : 1° Payer ou avoir payé une année entière d'abonnement; 2° ne pas avoir reçu de prime pour l'abonnement d'un an qu'on a souscrit.

La prime ne sera pas donnée aux personnes qui, étant abonnées, complèteraient leur année d'abonnement. Il faut absolument souscrire pour une année entière et la payer d'avance.

Tout abonné qui n'aurait pas droit à recevoir la prime de 1850, parce qu'il aurait reçu une prime des années précédentes pour son abonnement actuel, — ainsi que tout abonné qui désirerait deux exemplaires de la prime de 1850, devra nous adresser : 40 fr. pour la petite Épingle-broche; 25 fr. pour la grande. — 2 fr. de plus pour recevoir l'épingle franc de port sur le parcours des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Les souscripteurs de l'étranger devront s'adresser — pour recevoir la prime de 1850 — à l'intermédiaire par lequel ils ont pris leur abonnement.

Enveloppes comiques. 12 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

Au Sablier-Deuil, 2, boulevard Montmartre. Assortiments complets de tissus noirs et gris, châles longs et carrés, lingerie et modes particulières; cravates spéciales pour deuil; orléans, toiles valencias, baréges.

Paris — Typographie Plon frères rue de Vaugirard. 26.